

Revue du MAUSS semestrielle

N° 6 SECOND SEMESTRE 1995

QU'EST-CE QUE L'UTILITARISME ? UNE ÉNIGME DANS L'HISTOIRE DES IDÉES

Sommaire

Présentation, par Alain Caillé.....4

ACTE I : PÉRENNITÉ DE L'UTILITARISME

Luc Marie NODIER

Définition de l'utilitarisme..... 15

Les nouveaux utilitaristes ou les progrès de la science..... 31

Serge LATOUCHE

Utilitarisme noble et anti-utilitarisme des Nobles :

l'ambiguïté du duc de La Rochefoucauld..... 32

Jean-Louis PRAT

L'utilitarisme utopique..... 53

ACTE II : LA CHARGE CONTRE L'IDENTIFICATION DE L'UTILITARISME À L'ÉGOÏSME

Jean-Pierre DUPUY

Elie Halévy, mauvais interprète de l'utilitarisme..... 61

Bernard GUERRIEN et Francisco VERGARA

Le MAUSS est un non-sens..... 80

Alain CAILLÉ

Brève réponse à B. Guerrien et F. Vergara..... 91

Gilles DELCUSE

Objections au MAUSS..... 93

Christian LAVAL

Fiction et utilité chez Bentham..... 95

ACTE III : SORTIES ET CONTRE-ATTAQUES

Jean-Joseph GOUX

L'utilité : équivoque et démoralisation..... 106

Alain CAILLÉ

Mystères de l'Histoire des idées ; à propos du cas Bentham..... 125

Jean-Claude MICHÉA

Peut-on ramener la société à la Raison ?.....147

CRITIQUES : LES DÉBOIRES DE LA THÉORIE
DE L'ACTION RATIONNELLE (ACTE IV)

Jon ELSTER

Rationalité et normes sociales..... 158

François NEMO

Une alternative à la « loi de l'offre et de la demande »..... 166

Martin ANGEL

Le modèle de la maximisation de l'utilité est-il tautologique ?..... 177

AUTOUR DU DON

Roberto ESPOSITO

Donner la technique..... 190

Mirella GIANNINI

Le don au féminin..... 207

INTERVENTIONS

Olivier PETIT et Christophe DERENNE

A la recherche de nouvelles formes de citoyenneté..... 219

Jacques PRADES

Quelques propositions pour une socio-économie..... 225

Marie-Hélène HASSAN et Salvador JUAN

Du point de vue du vécu ; ethnologie d'un quartier de culture orale..... 232

Jacques DEWITTE

Lettre sur la question du sacrifice..... 245

Appel des 35 à un débat sur le chômage et l'exclusion sociale..... 247

BIBLIOTHÈQUE

par **A. Caillé, P. Chanial, P. Cibois, P. Combemale, F. Fourquet,**

S. Latouche, C. Tarot..... 252

Revue du MAUSS semestrielle

Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales

Conseil de publication : Pierre Alphanéry, Gengiz Aktar, Rigas Arvanitis, Louis Baslé, Guy Béney, Pierre Bitoun, Jean-Luc Boilleau, Hubert Brochier, Giovanni Busino, Philippe Chanial, Cornelius Castoriadis, Annie L. Cot, Henri Denis, Mary Douglas, Jean-Pierre Dupuy, Anne-Marie Fixot, François Fourquet, Michel Freitag, Roger Frydman, Jacques T. Godbout, Marc Guillaume, Aldo Haesler, Jérôme Lallement, Pierre Lantz, Bruno Latour, Claude Lefort, Louis Moreau de Bellaing, Chantal Mouffe, Thierry Paquot, Jean-Claude Perrot, Wolfgang Sachs, Alfredo Salsano, Jean-Michel Servet, Lucien Scubla, Paulette Taieb, Annette Weiner.

Comité de rédaction : Mark Anspach, Gérald Berthoud, Pascal Combemale, Bernard Guerien, Paul Jorion, Serge Latouche. **Directeur de la publication :** Alain Caillé. **Secrétaire de rédaction :** Ahmet Insel

Les manuscrits sont à adresser à : MAUSS, 3 Avenue du Maine, 75015 Paris.

PRÉSENTATION

par Alain Caillé

La définition de l'utilitarisme doit à coup sûr apparaître comme une tâche de première importance pour un courant de pensée qui se déclare anti-utilitariste et qui affirme que l'utilitarisme a imprimé sa marque sur tout ce qui s'est pensé dans le champ de la morale et de la politique en Europe — à l'exception possible mais non certaine de la théologie —, depuis quelque deux mille cinq cents années. Tout ne s'est pas réduit à l'utilitarisme ; loin de là ! Mais l'essentiel s'est pensé, croyons-nous, soit dans le cadre de l'utilitarisme soit en opposition principale à lui. L'utilitarisme constitue donc le mode dominant parmi les formes de l'intelligibilité occidentale. Une telle affirmation n'est bien sûr tenable que du point de vue d'une définition déterminée de l'utilitarisme. Or toute une série de débats et de remises en cause récentes semblent rendre une telle définition de plus en plus introuvable et problématique. Il n'y aurait au fond pas plus anti-utilitaristes — au sens usuel du terme — que les utilitaristes, veut-on nous faire croire ! Traduisons : il n'existerait pas de plus chauds partisans de l'altruisme et de la morale affective du sacrifice que les auteurs qui se réclament de l'utilitarisme, doctrine qu'on s'était pourtant accoutumé à considérer jusqu'à il y a peu comme présentant un plaidoyer rationaliste sec en faveur d'un égoïsme calculateur et bien compris. Comment en est-on arrivé à un tel renversement, et comment une même doctrine peut-elle être supposée défendre à la fois une idée principale et son exact opposé ? Avant de pénétrer avec quelque détail dans ces arcanes, et pour éviter de nous perdre dans les mystères de l'histoire des idées, il sera bon de nous munir d'une boussole et de partir de quelques définitions élémentaires. Égrenons-les brièvement et avec le plus de simplicité possible, sous la forme d'une sorte de petit catéchisme anti-utilitariste pour néophytes.

PETIT CATÉCHISME À L'USAGE DES DÉBUTANTS

— Qu'est-ce que l'utilitarisme ?

R. Nous qualifierons d'utilitaristes les doctrines qui, affirmant que la recherche du bonheur constitue la grande affaire des hommes et que celui-ci est susceptible d'être obtenu à la suite d'un calcul rationnel parce que les éléments qui le composent — les plaisirs, l'absence de peine, les intérêts, les utilités, les préférences, etc., sont réputés intrinsèquement calculables, se retrouvent tiraillées entre deux propositions, l'une positive et l'autre normative.

— Quelles sont ces deux propositions ?

R. La proposition positive énonce que les Hommes tendent à rechercher le plaisir et à éviter la douleur et qu'ils calculent leurs actions en vue d'arriver à cette fin. La proposition normative affirme que peuvent être qualifiées de justes et vertueuses les actions qui contribuent à accroître le bonheur de tous ou du « plus grand nombre ».

— Ces deux propositions ne sont-elles pas contradictoires ?

R. Pas nécessairement. Après tout on ne peut pas exclure rationnellement la possibilité que ce soit leur dévouement au bien commun qui apporte le plus de bonheur aux individus. Mais cette possibilité logique n'est pas empiriquement la plus probable. Et elle laisse entière le problème soulevé par tous les cas, de loin les plus fréquents, où il y a discordance entre les intérêts des individus et ceux de la collectivité. Qu'est-ce qui doit alors l'emporter ? L'intérêt des individus en tant qu'individus ou celui de la collectivité en tant que collectivité ? Celui des individus en tant qu'individus sociaux ou celui de la communauté en tant que communauté d'individus ? Et d'une communauté d'individus communautaires ou individuels, etc. ? L'impossibilité de trancher entre ces divers cas de figure constitue ce qu'il est possible de nommer l'*antinomie de la raison utilitariste*. La variété des stratégies théoriques adoptées pour résoudre cette antinomie explique la variété des écoles de pensée.

— Par exemple ?

R. Par exemple il est possible de diverger sur le point de savoir si ce bonheur que par hypothèse les individus sont censés poursuivre est recherché de façon a priori rationnelle et éclairée ou si au contraire il n'y a pas lieu de supposer que les individus se trompent presque à tous coups.

— Et encore ?

R. De même il existe deux grandes manières de tenter de surmonter en théorie l'écart entre intérêts individuels et intérêts collectifs. La première consiste à poser qu'en contractant librement et rationnellement les uns avec les autres les hommes parviennent à harmoniser naturellement et au mieux leurs intérêts. Les écoles de pensée qui placent ainsi leurs espoirs dans les vertus conjuguées des contrats privés et d'un contrat social général sont d'ailleurs celles qui posent que les individus calculent de façon *grosso modo* rationnelle et éclairée leurs propres intérêts. D'autres écoles de pensée — celles d'ailleurs qu'on tient habituellement pour utilitaristes *stricto sensu* —, considérant au contraire que les hommes empiriques sont mal informés sur leurs véritables intérêts et/ou qu'ils calculent mal, confient à un roi-philosophe, à un législateur éclairé ou à une quelconque technocratie le soin de calculer à la place des sujets individuels empiriques et bornés ce qui est bon pour eux et d'induire entre eux une harmonie artificielle.

— Mais est-il réellement possible de croire que ce raisonnement utilitariste a persisté et serait resté inchangé depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ?

R. Oui et non. Oui, parce qu'en effet la question principale soulevée par la philosophie morale et politique est bien depuis son origine celle des voies du bonheur individuel et collectif et de leur articulation. Non, parce que le style des réponses a considérablement changé, et notamment depuis environ un siècle et demi. En ce sens il est permis de distinguer entre un utilitarisme antique et traditionnel d'une part, et un utilitarisme moderne de l'autre.

— Qu'est-ce qui les différencie ?

R. Deux choses principalement. Tout d'abord, le premier s'interroge sur ce qui est réellement bon et bien pour l'homme alors que le second repose sur le postulat qu'est bon et « utile » pour les hommes ce qu'ils tiennent pour tel. Le premier constitue donc un utilitarisme objectiviste, le second un utilitarisme subjectiviste. En second lieu l'utilitarisme antique raisonne à partir de l'hypothèse de la continuité entre le sujet et ses actions, entre l'égoïsme et la vertu, tandis que le second dissocie de façon de plus en plus radicale un supposé égoïsme et un supposé altruisme qui ne prennent sens que de leur opposition réciproque. Le premier tente d'embrasser d'un même mouvement point de vue positif et point de vue normatif, tandis que le second, postulant qu'on ne peut déduire aucun devoir à partir des faits, développe séparément un point de vue scientiste et un point de vue moraliste.

— Je ne comprends plus très bien. Pouvez-vous expliquer ?

R. Pas trop, car il faudrait sortir du cadre de notre catéchisme. Une phrase d'Aristote suffira sans doute à fixer l'essentiel. Le sage est l'égoïste suprême, écrit-il dans son *Éthique à Nicomaque*. Pour les anciens la vertu ne s'acquiert donc pas contre l'égoïsme, en rupture avec lui, mais dans son prolongement. Les utilitaristes modernes au contraire ne se soucient plus de vertu, mais ils ont tendance à prôner le sacrifice de l'intérêt individuel sur l'autel du plus grand nombre. Ils nous enferment ainsi dans une sorte de *double bind*, d'injonction paradoxale négative. Nous devrions à la fois être le plus égoïstes possible, et ceci de la façon la plus rationnelle ; et aussi le plus altruistes possible, et ceci de la façon la plus affective, par compassion avec tous les êtres qui comme nous pâtiennent et ressentent plaisirs et peines. Concrètement, l'utilitarisme contemporain se présente comme totalement scindé en un discours exclusivement normatif, manié par les philosophes, et un discours qui se veut exclusivement scientifique, et qui est l'apanage des économistes et d'un certain nombre de sociologues ou autres représentants des sciences sociales.

— Qu'est-ce donc alors que l'anti-utilitarisme ?

R. Une vaste histoire, dont nous retiendrons seulement ici le fait que l'anti-utilitarisme se caractérise tout d'abord par la contestation d'une au moins des deux propositions constitutives de l'utilitarisme et, plus spécifiquement encore, de l'articulation antinomique de la proposition positive (les hommes

n'agissent qu'en fonction du plaisir) et de la proposition normative (il faut sacrifier aux intérêts du plus grand nombre).

— Je ne vois pas bien le sens de cette contestation car à dire vrai ces propositions utilitaristes me semblent à peu près irréfutables. N'est-il pas vrai pour commencer que les hommes agissent en toute chose en vue de maximiser leur plaisir ?

R. En effet, cette proposition peut sembler irréfutable. Mais loin de faire sa force c'est ce qui constitue sa faiblesse. A partir du moment où une hypothèse explique tout, le sacrifice comme l'avarice, l'héroïsme comme la couardise, elle n'explique plus rien. Infalsifiable au sens de Karl Popper elle ne peut que simuler la science, non pas fonder un savoir effectif. Voilà une première forme de contestation possible de l'utilitarisme. C'est celle qui met en cause son caractère tautologique. Mais il est également possible de montrer empiriquement et substantiellement, de mille manières, que l'hypothèse ne tient pas. Que le plaisir n'existe en fait qu'entaché si l'on peut dire de douleur, et que la plupart des actions ne trouvent pas leur source dans la logique de l'intérêt instrumental, mais dans celle du devoir ou, au contraire, dans celle de la spontanéité ou du plaisir non instrumental. Plus précisément encore il nous semble, au MAUSS et dans le sillage de *l'Essai sur le don* de Marcel Mauss, que la grande source de l'agir humain réside dans l'obligation doublement paradoxale de donner et de rivaliser de générosité. Dans l'obligation en somme de ne pouvoir satisfaire son intérêt que par le détour du désintéressement.

— Mais enfin, ne croyez-vous pas que la quête du bonheur constitue le vrai mobile de l'action humaine et qu'en tout cas il ne peut en effet pas être proposé d'autre critère de moralité et de justice que celui de la conformité à l'intérêt collectif (ou du plus grand nombre) ?

R. J'ai déjà répondu sur le premier point, celui qui touche aux mobiles de l'action sociale individuelle. Enfin presque. Quant au critère du bonheur collectif, il est en effet très séduisant. Mais il faut ici bien voir les problèmes que soulève l'adoption du critère du bonheur, et qui sont d'ailleurs posés aussi bien pour les individus que pour les communautés. Passons sur les problèmes techniques non négligeables qui font les bonheurs des spécialistes : comment définir la communauté ? Que signifie le bonheur du plus grand nombre ? Quelle est la fraction pertinente pour définir ce plus grand nombre, etc. ? Le vrai problème tient au fait que poser comme critères, positifs ou normatifs, de l'action l'intérêt ou le bonheur, implique de faire de l'intérêt ou du bonheur des abstractions réifiées, de transformer la myriade des intérêts ou des bonheurs concrets en des hypostases qui se muent aussitôt en maîtres tyranniques. Ou encore, le bonheur constitue en effet un objectif hautement désirable, mais qui est ainsi fait qu'on n'a une chance de l'atteindre que si l'on ne le vise

pas ou que si l'on vise à côté. Un peintre, un footballeur, un savant qui peindrait, jouerait au foot ou chercherait la vérité en vue d'acquiescer le bonheur, ne serait ni peintre, ni footballeur ni savant, et il y a peu de chances qu'ils soient heureux, si ce mot a un sens. Un peintre qui peindrait pour peindre, un footballeur qui jouerait pour jouer au foot, un savant qui chercherait par amour de la vérité, auraient par contre au moins ces plaisirs-là.

— Au fond vous nous expliquez que le seul moyen de satisfaire aux objectifs de l'utilitarisme c'est de se faire anti-utilitariste.

R. Eh ! eh ! peut-être, mais à condition que ce ne soit pas un moyen...

— Mais alors, tout ne se mélange-t-il pas, l'utilitarisme et l'anti-utilitarisme, et n'existe-t-il pas une antinomie de la raison anti-utilitariste symétrique à la première ?

R. Non, tout ne se mélange pas et on ne peut pas dire n'importe quoi. Quelques renversements et dialectisations qu'on entreprenne, toujours possibles en vérité, il subsistera en effet au moins une différence fondamentale entre utilitarisme et anti-utilitarisme. C'est que le premier postule qu'il existe un lieu de la certitude, de la détermination et de la vérité en surplomb et qu'il faut tout organiser en fonction et à partir de ce lieu, alors que le second pointe l'existence au cœur du rapport social d'un lieu et d'un moment essentiels de l'indétermination, de l'ouverture des possibles, de l'inadvenu, qui sont toute la part du don. Corrélativement, il ne peut pas exister d'antinomie de la raison anti-utilitariste parce que cette raison n'est pas rationaliste et parce qu'elle n'entend donc pas substituer un schéma abstrait à l'histoire concrète des hommes ou à la diversité des sociétés humaines.

À PROPOS D'UN CERCLE HERMÉNEUTIQUE VICIEUX

Arrêtons-là ce petit catéchisme. Nécessairement simplificateur mais qui nous semble situer correctement les enjeux essentiels et avoir le mérite de préciser de quoi on parle. Il suffit notamment pour comprendre ce qui se joue à travers les renversements spectaculaires qui surgissent actuellement dans l'interprétation de l'utilitarisme et pour expliquer comment ils sont possibles. Comme dans tous les débats de ce genre nous sommes confrontés ici à un problème typique de circularité herméneutique. Pour savoir ce qu'il en est de l'utilitarisme il semble a priori suffisant de lire les auteurs utilitaristes. Toute la difficulté est cependant de déterminer lesquels ont droit à ce titre. Pour la surmonter il faut donc que nous sachions en quoi consiste l'utilitarisme et nous voici reconduits à la case départ. Un moyen simple de sortir de ce cercle vicieux semble pourtant s'offrir à nous : poser que ne peuvent être tenus pour utilitaristes que les auteurs qui se disent explicitement tels. Mais cette simplicité se révèle vite illusoire. Rien ne permet en effet d'être sûr que ces auteurs se comprennent bien eux-mêmes et qu'ils situent correctement leur pensée par

rapport à celle de leurs prédécesseurs ou de leurs rivaux, pas plus qu'il n'est à exclure que nombre de penseurs qui se croient externes au champ de l'utilitarisme ne fassent en fait de l'utilitarisme sans le savoir. Prenons un exemple qui est central pour notre propos actuel. Dans les histoires canoniques de la philosophie ou de la science économique, l'inventeur de la doctrine utilitariste est réputé être Jérémie Bentham. Néanmoins c'est John Stuart Mill, le fils de son principal disciple James Mill, qui invente le mot même d'utilitarisme et qui écrit le livre qui sert en quelque sorte à présenter la doctrine au monde philosophique, *L'Utilitarisme*. Or ce livre qui porte fortement la trace de l'influence exercée sur Stuart Mill par l'anti-utilitarisme de son ami Carlyle et des réactions de rejet qu'avait eues son auteur vis-à-vis de la doctrine de son père et du maître de son père, peut tout autant être lu comme une réfutation du benthamisme que comme son apothéose. L'autre grand livre de la tradition utilitariste proclamée, *The Method of Ethics* d'Henry Sidgwick, parachève la réfutation de Bentham en démontrant, par une sorte de théorème d'incomplétude, l'impossibilité de déduire l'impératif moral utilitariste à partir de l'hédonisme psychologique qui lui avait jusque-là servi de fondement. La rupture entre les moments positif et normatif de la pensée est ainsi définitivement consommée. A tel point qu'il est possible de tenir la philosophie utilitariste auto-proclamée qui se constitue à la fin du XIX^e siècle, dans le sillage de J. Stuart Mill et de H. Sidgwick, pour l'utilitarisme de la sortie de l'utilitarisme ; et la doctrine de J. Bentham pour celle qui, loin d'inventer l'utilitarisme, met plutôt un point final à l'utilitarisme qui fleurissait depuis l'Antiquité. Beaucoup de choses se jouent donc dans la lecture de l'œuvre de Bentham. Et l'on comprend bien comment l'interprétation de celle-ci devra varier du tout au tout selon qu'on lit Bentham à partir de ce qui l'a précédé ou en fonction de ce qui lui succédera. Peut-être les lectures anciennes de l'œuvre, et notamment celle, classique, d'Élie Halévy, péchaient-elles par le fait qu'à la fois elles sous-estimaient la parenté entre l'utilitarisme benthamien et l'utilitarisme antique¹ et qu'elles méconnaissaient en même temps ce qui chez Bentham travaille en direction d'une rupture avec l'utilitarisme hérité. Mais sont à coup sûr fautives selon nous les lectures actuelles qui croient pouvoir rendre compte de la signification de l'œuvre en plaquant sur elle l'auto-compréhension de l'utilitarisme philosophique qui ne se formera que quelques décennies plus tard. Car il leur faut pour cela oublier radicalement tout autant la signification ancienne et bi-millénaire de l'utilitarisme, l'hédonisme calculateur, que le fait que cette même signification se survit aujourd'hui, parallèlement à sa réinterprétation philosophique et en contradiction mal perçue avec elle, au cœur de la science économique et des sciences sociales.

1. Clairement et justement reconnue par contre dans l'œuvre antérieure de Jean-Marie Guyau : *Les Systèmes de morale anglais*.

LE DÉBAT SUR LA SIGNIFICATION DE L'UTILITARISME

Il est maintenant possible d'aller plus vite. Ce numéro de *La Revue du MAUSS semestrielle* se propose dans sa partie thématique, on l'aura compris, non seulement de rendre compte du débat qui se noue aujourd'hui en France², après un siècle d'oubli, sur la signification de l'utilitarisme, mais aussi d'y prendre position et, dans une certaine mesure, de trancher. Nous avons organisé la présentation du débat en trois temps, en trois Actes. Dans le premier il est raisonné et travaillé à partir de la représentation classique de l'utilitarisme. *Luc Marie Nodier* dans un texte de départ limpide clarifie le concept même d'utilitarisme, en le situant par rapport à l'hédonisme et à l'eudémonisme, en retraçant son impact historique et en montrant tout le poids que cet utilitarisme déjà formé dans l'Antiquité exerce sur la pensée de Bentham. *Serge Latouche* pour sa part s'attaque à titre principal à la réflexion sur un auteur qui joue un rôle aussi central qu'ambigu dans la genèse de l'utilitarisme moderne et de la science économique, La Rochefoucauld, et il nous montre admirablement comment ce dernier, ainsi qu'un grand nombre de ses contemporains moralistes, se retrouvent inextricablement tiraillés entre une aspiration religieuse et des engagements mondains, entre un anti-utilitarisme et un utilitarisme aristocratiques. *Jean-Louis Prat* enfin montre à partir d'une lecture de l'*Utopie* de Thomas More comment le discours utopique se révèle de part en part traversé par une logique utilitariste³. Au moins au sens classique et reçu du mot utilitarisme.

Car l'Acte II sonne la charge des lectures inversées et des réinterprétations. A la tête de la cavalerie, un chevalier qui en impose, *Jean-Pierre Dupuy*, dont nous reproduisons ici la seconde partie de la préface par lui consacrée à la réédition du livre d'Élie Halévy et dans laquelle, trait peu coutumier chez un préfacier, il adresse à Halévy le reproche d'avoir lu Bentham à l'envers en réduisant sa pensée à une « dogmatique de l'égoïsme » et de ne pas avoir vu la dimension sacrificielle de l'utilitarisme. Ne faut-il pas sacrifier en effet les minorités ou certains individus pour obtenir le bonheur du plus grand nombre ? Dans cette préface J.-P. Dupuy reconnaît une dette envers les recherches de *Francisco Vergara* qui depuis des années mène en solitaire, en France, une lutte acharnée pour réfuter cette lecture de l'utilitarisme en

2. Et qui va nécessairement s'intensifier et prendre de l'ampleur avec la réédition aux PUF du grand livre d'Élie Halévy, *La Formation du radicalisme philosophique*, la traduction du *magnum opus* de J. Bentham, *An Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, puis celle de H. Sidgwick.

3. Point qui a des implications considérables et qu'avait déjà admirablement établi Jean-Claude Michéa dans un excellent petit article publié dans un numéro de la revue *Sciences Humaines* de septembre 1994. On lira ici une autre contribution de J.-C. Michéa. Et nous ne saurions assez conseiller à nos lecteurs, du même auteur, la lecture de son excellent *Orwell, anarchiste tory*, Climats, Castelnau-Le-Lez, 1995, qui reconstitue admirablement la philosophie politique d'Orwell, et où il apparaît que celle-ci est étonnamment proche de celle du MAUSS.

termes d'égoïsme et pour imposer au contraire la vision d'un utilitarisme qui serait en fait un moralisme altruiste⁴. Dans un article écrit en collaboration avec *Bernard Guerrien*, F. Vergara résume ici ses arguments. Qu'il ne faut pas confondre avec une toute autre relecture de l'œuvre de Bentham, aussi surprenante, mais menée d'un point de vue bien différent. Depuis des années en effet *Christian Laval*, à la suite de Jacques-Alain Miller, tente de camper J. Bentham en précurseur inattendu de... Jacques Lacan. Et avec de solides arguments. L'autorité du maître lui-même tout d'abord. Celle ensuite qui vient à C. Laval d'une sérieuse lecture des oeuvres complètes de Bentham en cours de publication sous les soins des meilleurs spécialistes anglais. Sont ainsi exhumés nombre de manuscrits totalement ignorés et qui montrent que si Bentham affirmait bel et bien la force de l'intérêt c'est à un intérêt de part en part structuré par l'imaginaire et l'illusion qu'il pensait. Un intérêt tissé de *fictions*. On lira ici un résumé des arguments présentés il y a un an par C. Laval dans son excellent petit livre, *Bentham, le pouvoir des fictions*⁵.

Toutes ces relectures sont souvent subtiles et font apparaître un Bentham dépoussiéré et insolite. Mais il faut ici se garder d'un excès de sophistication révisionniste. Car quand bien même Bentham aurait pensé le contraire de ce qu'on croyait jusqu'alors, ou tout autre chose — ce qui est fort loin selon nous d'être le cas, qu'on se rassure —, il resterait à expliquer pourquoi ses contemporains, à commencer probablement par lui-même, et la quasi-totalité de ses lecteurs ultérieurs jusqu'à il y a finalement très peu de temps l'ont bel et bien perçu avant tout comme un champion de l'hédonisme calculateur. L'Acte III sonne donc le temps de la contre-attaque qui, sans se désolidariser des lectures anciennes, tente de fixer la singularité historique du moment Bentham de l'histoire de l'utilitarisme. Cette singularité *Jean-Joseph Goux* la voit pour sa part dans le basculement d'une réflexion sur l'utilitaire — opposé au superflu — vers un discours de l'utilité généralisée, faisant désormais figure d'équivalent général de toutes les actions, au sein de laquelle toute distinction entre l'inutile et l'inutile, le superflu ou le nuisible se brouille. C'est ce brouillage, montre-t-il, qui préside à la science économique néo-classique.

4. J'ai été (A. C.) moi-même la cible des premières attaques de F. Vergara et ai mené contre elles une première contre-attaque... à laquelle je souscris toujours pleinement. L'échange que nous avons eu à cette occasion, publié dans le n°6 de *La Revue du MAUSS*, 4^e trimestre 1989, apparaît rétrospectivement comme une préfiguration des débats actuels et du présent numéro de *La Revue du MAUSS semestrielle*. Nous avons depuis lors souvent et courtoisement débattu au téléphone, et il me semblait que son argumentation s'était sérieusement affinée. Je ne peux donc que déplorer le ton adopté dans cet article, qui m'oblige à insérer quelques lignes de réponse spécifiques à la suite de son article co-rédigé avec Bernard Guerrien. Le ton polémique de ce passage m'a incité à y adjoindre une lettre adressée à Serge Latouche par un lecteur inconnu, Gilles Delcuse. L'ensemble de ces trois textes insérés dans l'Acte II pourrait s'intituler : « ESCARMOUCHES ».

5. PUF, 1994... Ce livre est très brillant mais un tantinet spécieux selon nous, car il surestime le poids des travaux non publiés de Bentham et, montrant leur aspect insolite, il ne se préoccupe peut-être pas assez de faire le lien avec le Bentham connu. Le présent article est de ce point de vue, croyons-nous, plus mesuré et plus juste.

Avec Bentham, au fond, on assisterait bien à la naissance de l'utilitarisme, mais il ne s'agit pas d'une naissance *ex nihilo*. Si l'utilitarisme moderne se déploie c'est sur les décombres de ce qu'on pourrait appeler, pour résumer la pensée de J.-J. Goux, l'*utilitairisme*. C'est en tenant compte de cette lecture et de celle de Luc Marie Nodier qu'*Alain Caillé* quant à lui entreprend de répondre aux réinterprétations modernes de l'utilitarisme en général et de Bentham en particulier. Il soutient qu'on ne saurait lire ces « œuvres de pensée » (pour reprendre l'expression de Claude Lefort) sans se munir d'une théorie de leur lecture qui permette de comprendre pourquoi et comment elles sont susceptibles de faire l'objet de lectures diamétralement opposées. Car le problème soulevé par l'interprétation de Bentham et des auteurs utilitaristes se répète pour toutes les grandes œuvres. Or ce qui fait leur grandeur, n'est-ce pas justement leur écartèlement entre divers choix théoriques possibles ? Comprendre une œuvre ou une théorie ne saurait donc consister à la réduire scolairement à un des possibles qu'elle contient. C'est restituer la division de la pensée spécifique dont elle se nourrit. Celle par exemple qui chez Bentham, au-delà de sa propre conscience explicite, le fait osciller entre le parachèvement de l'utilita(i)risme ancien, *perennis*, et l'invention d'un utilitarisme nouveau.

Voilà beaucoup de sophistications excessives et de querelles d'érudits, penseront sans doute certains lecteurs. En partie à juste titre, car à entrer dans ces disputatio sans fin on oublie en effet facilement les enjeux théoriques, politiques et éthiques principaux. Que rappelle et synthétise *Jean-Claude Michéa*, dans une sorte d'explicitation de notre catéchisme de tout à l'heure qui met fin à la partie thématique consacrée à l'utilitarisme. A moins qu'on ne considère, comme il faut croyons-nous le faire en effet, que la science économique néo-classique est partie intégrante de l'utilitarisme, son bras séculier en quelque sorte. N'a-t-elle pas en charge spécifique le traitement de la proposition positive de l'utilitarisme ? Si on accepte ces raisons on considèrera justement les trois articles qui suivent comme formant un Acte IV, consacré aux déboires de l'utilitarisme théorique⁶. Déboires de l'utilitarisme lorsqu'il prétend expliquer la genèse des normes sociales par l'agrégation ou la composition des rationalités individuelles. La démonstration de l'impossibilité de passer ainsi de la raison aux valeurs, de l'individuel au social, est d'autant mieux venue qu'elle est le fait de *Jon Elster* dont la notoriété mondiale a pu sembler liée au fait qu'il était le champion de la *rational choice theory*,

6. Nous avons plusieurs fois suggéré, en vue de clarifier les débats sur l'utilitarisme, de distinguer entre utilitarisme pratique (celui qu'on stigmatise en traitant les autres d'utilitaristes, c'est-à-dire de profiteurs), utilitarisme théorique ou scientifique (alias l'axiomatique de l'intérêt) et utilitarisme philosophique ou normatif (celui qui se spécialise dans le traitement de l'identification de la justice à la maximisation de l'utilité collective). Cf. par exemple *La Démission des clercs. Les sciences sociales et l'oubli du politique*, 1993, chap. IV, La Découverte, Paris.

autrement dit de l'espoir de parvenir à expliquer même les comportements apparemment irrationnels, tels que la foi ou la générosité, dans les termes de l'axiomatique de l'intérêt, et de pratiquer ainsi un réductionnisme radical⁷. Les deux articles qui suivent portent le fer au cœur de la théorie économique. *Martin Angel* montre comment celle-ci est tiraillée depuis l'origine entre ceux qui prennent au sérieux la référence à l'utilité des consommateurs et ceux qui font de ce terme un usage exclusivement formel et tautologique, et comment encore le fait que ces deux attitudes parfaitement opposées ne soient jamais clairement distinguées sème la confusion dans tous les débats relatifs à la science économique. Quant à *François Nemo* il entreprend rien moins que de mettre à bas ce qui pouvait sembler constituer le noyau intangible de toute science économique possible et de déboulonner la sacro-sainte loi de l'offre et de la demande. Aux spécialistes de répondre s'ils le peuvent.

Le reste du numéro développe certaines des rubriques habituelles de *La Revue du MAUSS*⁸ semestrielle, qui n'appellent pas ici de présentation particulière. Exception doit être faite cependant pour le texte d'un *Appel à débat sur le chômage et l'exclusion sociale* qui a été publié dans le supplément *Initiatives Emploi du Monde* du mercredi 28 Juin 1995, signé par trente-cinq personnes connues pour leurs écrits ou leur action en la matière et qui semblaient jusque-là séparées par des divergences d'analyses et de points de vue insurmontables. Indépendamment même de son contenu, le seul fait que cette trentaine de personnes aient accepté — à l'initiative du MAUSS efficacement soutenu et relayé ensuite par Jacques Robin et la revue *Transversales* —, de signer un tel texte commun, constitue par lui-même un fait politique (au sens non politique du terme) d'une importance considérable. Les réactions extrêmement variées que nous avons d'ores et déjà reçues trois semaines seulement après sa parution — très positives et enthousiastes dans l'ensemble —, attestent toutes de ce qu'une telle initiative vient à son heure et qu'elle est susceptible de contribuer à débloquent efficacement un système politique et idéologique qui semblait inexorablement voué à l'impuissance et à la stérilité. Sommes-nous trop optimiste ? Il est clair que tout reste à faire. Mais au moins il apparaît un début de chemin praticable, une piste s'ouvre. Reste à la débroussailler et à l'explorer. L'accord, qu'on pourrait appeler l'*accord des Trente-Cinq*, s'est fait sur la nécessité d'explorer conjointement trois voies de sortie de la crise actuelle : celle de la réduction et du partage du temps de travail ; celle de l'incitation au développement d'une économie solidaire ; celle de l'instauration d'un Revenu minimum inconditionnel cumulable avec d'autres ressources.

7. Nous remercions vivement André Orléan de nous avoir communiqué ce document qui est la transcription d'une conférence donnée par Jon Elster au CREA.

8. Rappelons qu'un numéro sur deux (les numéros impairs) est exclusivement thématique, et que l'autre, comme celui-ci, tout en comportant une forte partie thématique, se présente comme une revue ordinaire.

Nous reproduisons ici le texte de l'appel. Le prochain numéro de *La Revue du MAUSS semestrielle* sera tout entier consacré à un débat critique sur le thème du Revenu minimum inconditionnel qui, au-delà des mesures techniques à envisager, implique qu'on s'interroge sur la question de savoir dans quelle mesure le rapport social se fonde sur une logique contractuelle, une logique de donnant/donnant, une logique conditionnaliste en somme ; dans quelle mesure au contraire elle implique l'affirmation d'un principe d'inconditionnalité. Ce qui sera une autre manière de revenir, par un tout autre biais, sur la question des rapports entre utilitarisme et anti-utilitarisme.

@ >>> Pour commander la version numérique :

- Vous pouvez commander la version complète de ce livre au format PDF au prix de **10 €** en cliquant sur le lien ci-contre¹ :

- Vous pouvez commander la version « read-only » (lecture seule) de la revue au format PDF au prix de **15 €** en cliquant sur le lien ci-contre¹ :

1. Ce lien vous amènera sur le site sécurisé de Paypal™ où vous pourrez régler votre achat par carte bancaire (ou avec votre compte Paypal si vous en avez un), vous recevrez ensuite par mèle un lien vers un serveur sécurisé pour y retirer le fichier PDF de la revue.